

Descartes, l'ombre d'un doute

CHRISTOPHE BARDYN

**DESCARTES,
L'OMBRE
D'UN DOUTE**

Portrait du philosophe en malin génie

ARMAND COLIN

Du même auteur

Montaigne, La splendeur de la liberté, coll. « Grandes biographies », Paris, Flammarion, 2015.

Philosopher avec les œuvres littéraires, Paris, Armand Colin, 2018.

Étienne de la Boétie (1530-1563), Poésies complètes, édition critique, Classiques Garnier, Paris, 2018 (avec Marylise Six).

Socrate et Confucius, Introduction comparée aux philosophies chinoise et occidentale, Paris, Armand Colin, 2020.

Illustration de couverture : Portrait de René Descartes
par Gérard Edelinck (1640-1707)
Bibliothèque nationale de France

© Armand Colin, 2021

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-63125-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Avant-propos	9
--------------	---

I

1. Sur une erreur de Descartes	13
2. Sur le malin génie	17
3. Sur le doute hyperbolique	21
4. Sur l'interprétation heideggérienne du cogito	29
5. Sur l'analyse cartésienne	33
6. Sur les <i>Regulae</i>	37
7. Sur la lecture des <i>Regulae</i> par J.-L. Marion	43
8. Sur les réductions cartésiennes	51
9. Sur le rejet cartésien de la dialectique	57
10. Sur les <i>Objections</i> de Hobbes	63
11. Sur l'art d'inventer	71
12. Sur les sciences et les lettres	79
13. De Dieu	91

II

14. Sur les vérités mathématiques	107
15. Sur l'amitié de Descartes et de Desargues	119
16. Sur la différence des géométries d'Euclide et de Descartes	131
17. Sur le principe de raison	139
18. Sur les définitions	145
19. Sur Descartes physicien	153
20. Sur le moi et l'âme	163
21. Sur l'idéalisme	179
22. Sur un double enseignement de Spinoza	187
23. Sur les objections d'Arnauld et de Malebranche	193
24. Sur l'interprétation du cogito par J.-L. Marion	199

III

25. Sur la sagesse	207
26. Sur les songes de la Saint-Martin	213
27. Sur l'individualisme	229
28. Sur le cartésianisme de Locke	237
29. Sur le faux moi	243

30. Sur le morceau de cire	249
31. Sur la machine	255
32. Sur les passions	261
33. Sur la controverse anti-cartésienne	273
34. Sur Malebranche	277
35. Sur l'immatérialisme de Berkeley	285
36. Sur la nouvelle fondation de Descartes	291
Conclusion	299
Index	301

Avant-propos

Quelque chose ne fonctionne pas dans les *Méditations* de Descartes. Ce n'est pas le cogito. Le cogito est vrai, on n'avait d'ailleurs pas attendu Descartes pour s'en rendre compte : saint Augustin et Avicenne l'avaient vu avant lui. Ce qui ne fonctionne pas, c'est le doute hyperbolique. On verra pourquoi dans ce qui suit. Le lecteur pourrait être surpris que j'accorde autant d'importance aux cartésiens qu'à Descartes lui-même dans ce travail. Je m'efforcerai de montrer que tous les lecteurs attentifs de Descartes, depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours, ont vu le défaut du doute. Le problème, c'est qu'ils ont à peu près tous fait comme si cela n'avait pas d'importance. Compte tenu des conséquences du doute pour la constitution de l'idéalisme subjectif moderne, cette tactique d'évitement devait être mise en évidence.

Les textes qui suivent ont été d'abord, pour la plupart d'entre eux, des lettres échangées avec des correspondants philosophes. Ces lettres sont présentées ici, avec les aménagements qui s'imposaient, comme des chapitres. Elles ont été écrites sur une période d'une dizaine d'années. Je tiens à remercier les amis avec qui j'ai pu discuter ces questions. Sans leur écoute bienveillante, ce travail n'aurait pas été possible. Je sais que la lecture de cet ouvrage étonnera certains, et scandalisera peut-être quelques-uns. Nous nous sommes tellement habitués à vivre avec ce doute, que reconnaître son caractère infondé est un peu déstabilisant. On ne contredit pas sans résistances une tradition pluriséculaire d'aveuglement intellectuel. Mais puisqu'aucun de mes interlocuteurs n'a contesté la validité de mes objections, il ne me reste qu'à les livrer au public, qui en jugera comme il lui plaira.

À Angers, le 22 juillet 2020

SUR UNE ERREUR DE DESCARTES

On doit s'interroger sur le doute méthodique, tel qu'il est présenté dans les *Méditations*, car il est au point de départ de la démarche cartésienne. Je sais bien qu'il existe sur ce sujet une mise en garde de Husserl :

Aujourd'hui encore (peut-être devrais-je dire aujourd'hui surtout) il faudrait, il me semble, que tout auto-penseur étudie ces premières Méditations jusqu'à la plus grande profondeur, sans se laisser effrayer par l'apparente primitivité [...] et il faudrait ensuite qu'il ne se laisse pas trop vite rassurer par les réfutations qu'il se croirait capable d'en faire lui-même¹.

Un tel conseil, venu d'un tel penseur, ne doit certes pas être négligé, et j'ai pris tout le temps nécessaire pour examiner cette matière.

Il est inutile d'étudier ici les premières étapes du doute méthodique, car elles sont empruntées à l'argumentation sceptique classique. Le doute de Descartes nous intéresse seulement en tant qu'il est cartésien, c'est-à-dire dans sa dimension méthodique ou radicale, et non pas en tant que reprise du doute sceptique hérité des Grecs. Le pyrrhonisme ne mène pas au cogito de Descartes, mais à celui de saint Augustin, qui est d'une autre nature, comme le souligne Descartes en connaissance de cause. Ainsi, le doute concernant les choses

1. E. Husserl, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Gallimard, Tel, chap. 2, § 17.

sensibles apparaît comme une simple reprise du scepticisme ancien, insuffisant pour le projet de Descartes, et mentionné à titre de préambule. L'élément proprement cartésien du doute apparaît avec l'hypothèse du Dieu trompeur, ou du malin génie. Il est indifférent pour l'analyse logique de distinguer entre ces deux appellations, car il s'agit dans les deux cas d'une seule et même fonction argumentative. Descartes doit nécessairement recourir à l'hypothèse d'un être suffisamment puissant pour me tromper sur toutes choses, car il faut bien un trompeur pour être trompé. S'il n'y a pas d'illusionniste, il n'y a pas de raison suffisante pour considérer l'existence même des étants extérieurs à moi comme une illusion. On pourrait tout au plus s'interroger sur la consistance des phénomènes, ce que faisaient déjà les Grecs, mais on ne pourrait pas révoquer en doute, même à titre provisoire, l'existence du monde extérieur en tant que telle.

Ce que je voudrais faire remarquer, c'est que Descartes conclut mal son raisonnement. Après avoir supposé le malin génie, il en déduit ceci :

Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe ; et qu'il me trompe tant qu'il voudra, il ne saurait jamais faire que je ne sois rien tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : *Je suis, j'existe*, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit¹.

L'affirmation de ma propre existence apparaît donc ici comme la seule vérité capable de résister au doute universel. Descartes considère lui-même le cogito comme « la première et la plus certaine [conclusion] qui se présente à celui qui conduit ses pensées par ordre² ». C'est aussi de cette manière que toute la tradition philosophique a compris ce passage. On me permettra de citer encore, à titre simplement indicatif, Husserl :

1. *Méditations métaphysiques*, Méditation seconde, AT, IX, 19.

2. *Les Principes de la philosophie*, Première partie, art. 7.

Que l'*ego sum* ou le *sum cogitans* doive être regardé comme apodictique, donc qu'avec lui nous ayons sous les pieds un domaine d'être apodictique et premier, Descartes, on le sait, l'a déjà vu. Il souligne bien le caractère indubitable de cette proposition et affirme hautement que même le « je doute » suppose déjà le « je suis ». Il s'agit bien, chez lui aussi, du moi qui se saisit lui-même, après avoir mis hors valeur le monde empirique comme pouvant être objet du doute¹.

Sauf erreur, toute la tradition philosophique cartésienne considère l'existence du moi comme la première vérité et la seule qui échappe au doute. Or il suffit de relire le passage ci-dessus pour voir que c'est faux. Au moment où Descartes admet la possibilité que le monde entier soit une illusion, il continue de supposer l'existence du malin génie. Et il est obligé de maintenir cette supposition aussi longtemps qu'il maintient le doute, car sans cette hypothèse, le doute n'est plus fondé. Ainsi, bien que le monde entier soit mis entre parenthèses, Descartes n'est cependant pas seul : il reste un Dieu trompeur face à lui. Et il est aussi vrai de dire que ce malin génie existe, ou que le moi existe, sans qu'on puisse nier l'un plus que l'autre. Car si je nie l'existence du malin génie, je n'ai plus de raison de douter de tout, et le *je suis* ne peut plus apparaître comme la vérité première. Au terme du doute radical, il n'y a pas une mais deux vérités premières : *je suis*, et *le malin génie est*. Il ne s'agit pas d'un détail, car cela change tout sur le plan de l'être. À aucun moment, Descartes n'a le droit de dire qu'il n'est sûr que d'une chose, savoir, d'être ou de penser. Il existe nécessairement une réalité extérieure à lui, à chaque étape de son raisonnement, et jusqu'au bout. Le doute méthodique ne supprime donc jamais l'existence d'un être extérieur au moi, on peut même dire au contraire que, pour supprimer le monde, Descartes doit recourir à la fiction d'un malin génie dont l'être est plus puissant que celui du monde tout entier, et donc, ce que Descartes a face à lui est en réalité un être encore plus grand que celui qu'il prétend nier. Il n'y a jamais eu de solipsisme, sauf par escamotage pur et simple du malin génie. Mais ici, c'est Descartes qui se comporte en trompeur ou en illusionniste.

1. E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, Vrin, Première méditation, § 9.

J'avoue ne pas comprendre comment cette faute logique a pu passer inaperçue aussi longtemps. Il suffit d'avoir montré que Descartes a mal commencé ses *Méditations métaphysiques*, et comme toute la suite dépend de ce mauvais commencement, il n'est pas nécessaire d'en faire plus pour ruiner son édifice.

SUR LE MALIN GÉNIE

On a parfaitement raison de rappeler que, pour les commentateurs, l'hypothèse du malin génie est purement heuristique, et que personne ne se soucie de son statut ontologique. Mais c'est justement là que se situe le problème, dans la tradition cartésienne. Gouhier, par exemple, qualifie le malin génie « d'épouvantail épistémologique », et « d'artifice méthodologique », ou mieux, de « mythe méthodologique¹ ». Et, bien entendu, la conclusion de son analyse s'efforce de lui enlever absolument toute dimension ontologique :

Quant au malin génie, inutile d'insister sur le fait qu'il est une création artificielle, n'ayant aucune prétention à l'existence et dont l'essence n'a aucun secret pour moi, puisque j'en suis l'auteur ; pas un instant le philosophe ne songe à se demander si quelque être réel correspond à cette fiction².

Il me semble que toute la tradition cartésienne répète, de manière variée, l'escamotage initial, et c'est inévitable, car sans ce tour de passe-passe, le doute radical s'effondre. Il est en effet certain que le malin génie est « un artifice méthodologique », mais cela n'enlève rien au fait que son rôle du point de vue méthodologique suppose qu'on lui attribue non seulement l'être, mais aussi une puissance suffisante pour pouvoir faire du monde entier une illusion. Descartes souligne

1. H. Gouhier, *La Pensée métaphysique de Descartes*, Vrin, chap. V, p. 117, 119 et 120.

2. Ibid.

clairement que son malin génie doit être « non moins rusé et trompeur que puissant¹ ». Un peu plus loin, il le qualifie encore de « puissant et rusé² ». La même formule reparait dans la deuxième Méditation³. Je ne vois pas bien comment on pourrait dissocier la puissance de l'être ; si l'on veut que le malin génie puisse me tromper, il faut inclure dans l'hypothèse son existence, bien que ce soit à titre purement provisoire.

C'est sans doute Husserl qui a poussé le plus loin l'occultation du rôle joué par le malin génie. Il ne le mentionne tout simplement pas, dans ses *Méditations cartésiennes* ! Les raisons de douter qu'il invoque, presque en passant, se réduisent à la faible valeur du témoignage sensible, et à la possibilité de confondre la veille avec le rêve. Il est significatif que Husserl reconnaisse que les raisons invoquées n'offrent pas « une critique suffisante de cette évidence même, ni une preuve péremptoire que nous pouvons concevoir la non-existence du monde en dépit de l'expérience continue que nous en avons⁴ ». Autrement dit, Husserl a fait l'économie de la discussion de l'hypothèse du malin génie, et il a préféré volontairement s'en tenir à une approche superficielle et insatisfaisante du doute, plutôt que de devoir examiner sérieusement et jusqu'au bout une hypothèse qui l'aurait conduit à des conclusions fâcheuses.

Le traitement que Husserl réserve au doute dans *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* confirme cette analyse. Après avoir montré que le doute sceptique antique était insuffisant du point de vue cartésien, Husserl cherche à caractériser ce qu'il nomme « le motif cartésien original » du doute. En voici la formule : « Ce motif original, c'est la traversée de l'enfer, qui permet, par une époque quasi-sceptique que plus rien ne peut dépasser, de forcer le seuil céleste d'une philosophie absolument rationnelle, et de construire celle-ci même dans la systématité⁵. » On peut à bon droit apprécier l'inspiration poétique de cette définition, mais il est permis

1. *Méditations métaphysiques*, première Méditation, § 12, AT, IX, 17.

2. Ibid. AT, IX, 18.

3. Méditation seconde, AT, IX, 19, et AT, IX, 21.

4. E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, Première méditation, § 7.

5. E. Husserl, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, chap. 2, § 17.

de s'interroger sur sa remarquable absence de légitimation rationnelle. Husserl substitue à la justification du contenu un simple programme, tenu pour réalisé. La suite du paragraphe ne fait aucune allusion à l'hypothèse du malin génie, et demeure dans la généralité la plus vague en ce qui concerne les raisons de douter. Il n'en mentionne rigoureusement aucune, et se contente d'affirmer qu'il faut « que je mette hors-jeu toutes les prises de position à l'égard de l'être et du non-être du monde, que je m'abstienne de toute affirmation d'être relative au monde¹ ». Ici encore, le programme du doute tient lieu de justification rationnelle. Cela semble d'autant plus étonnant que Husserl annonçait son analyse, au début du paragraphe, comme la « tentative d'une interprétation scrupuleuse² ». Le moins qu'on puisse dire, c'est que son interprétation des raisons de douter n'est embarrassée par aucune forme de scrupule excessif. Mieux encore, le sixième appendice de la *Krisis*, intitulé « Le cheminement original de la première Méditation », et consacré entièrement à l'analyse du doute méthodique, ne contient pas une seule référence au malin génie ! Pour finir, Husserl désavoue explicitement l'argumentation cartésienne, puisqu'il affirme « qu'il ne peut être question d'une mise en doute effectivement universelle du monde ». En ce cas, il est vrai qu'on n'a besoin ni du Dieu trompeur, ni du malin génie... Mais on peut à bon droit se demander ce qu'il reste du Cogito, et de sa prétention à être la première vérité apodictique, si on fait l'économie de cette étape. Il est impossible de conserver le résultat, et donc le bénéfice, d'une démarche intellectuelle comme le doute hyperbolique, si l'on supprime ce qui est au cœur de sa mise en œuvre. Ce texte étant daté de mai 1937, il s'agit bien de la position ultime et définitive de Husserl sur cette question, et elle corrobore les indications qu'on trouve éparées dans le reste de son œuvre.

Ces quelques indices me semblent confirmer que l'hypothèse du malin génie est vraiment un problème, et que les commentateurs de Descartes ont préféré s'en débarrasser en le passant autant que possible sous silence, plutôt que d'essayer de le résoudre. Mais si on le

1. Ibid.

2. Ibid.

résout, comme je pense l'avoir fait, on supprime le doute méthodique, et donc aussi toute la suite du système de Descartes, ce qui a pu sembler un sacrifice trop grand pour certains.

SUR LE DOUTE HYPERBOLIQUE

Pour approfondir mon analyse du doute radical, je vais d'abord essayer de rendre tout à fait claire la raison pour laquelle la faute commise à propos du malin génie ôte tout fondement rationnel au cogito cartésien, et par suite à l'ensemble de son système métaphysique. Le cogito ne peut jouer le rôle de vérité absolument première que si le doute permet de rendre incertaine absolument toute autre vérité reçue. La question de savoir si le cogito est la vérité logiquement première pour l'homme revient donc à la question de savoir si le doute méthodique est aussi concluant que Descartes le prétend. C'est pour cette raison que Descartes a pris autant de soin pour en distinguer les étapes, de manière à ce qu'il n'y ait, selon lui, aucune contestation rationnelle possible. À Gassendi, qui lui reproche de trop en faire dans la première Méditation, et qui trouve inutile de « recourir à cette machine, forger ces illusions, rechercher ces détours et ces nouveautés¹ », Descartes répond vertement que cette attitude n'est pas digne d'un philosophe, car elle enlève tout fondement rationnel au doute : « Car, où vous dites qu'il n'était "pas besoin de feindre un Dieu trompeur, ni que je dormais", un philosophe aurait cru être obligé d'ajouter la raison pourquoi ces choses ne peuvent être révoquées en doute, ou s'il n'en eût point eu, comme de vrai il n'y en a point, il se serait abstenu

1. Gassendi, *Cinquièmes objections*, Contre la première Méditation.

de dire cela¹. » Ce qui fait du doute cartésien un doute philosophique, c'est qu'il prétend être fondé entièrement en raison. C'est aussi pour cela qu'une faute logique, dans l'une quelconque de ses étapes, le rend inconsistant et non concluant.

La première étape du doute concerne la perception sensible. Descartes passe rapidement sur ce point, qui est familier aux philosophes depuis l'antiquité. Il faut d'ailleurs remarquer qu'il n'en tire pas de conclusion radicale ; au contraire, le passage se termine par une pirouette : « Mais quoi ? ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leur exemple². » Descartes ne considère donc pas le doute sceptique classique comme parfaitement concluant. Et de fait, ce doute peut être contesté à son tour. Il suffit de se souvenir qu'Épicure, par exemple, affirmait que la sensation « est toujours véridique et saisit l'étant comme il est réellement par nature³ ». Descartes cherche des raisons de douter qui soient incontestables, et le scepticisme antique n'est pas, si l'on peut dire, au-dessus de tout soupçon philosophique.

La deuxième étape introduit l'argument du rêve. Le *Discours de la méthode*, au début de la Quatrième partie, ne va pas plus loin dans les raisons de douter :

Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit, n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes⁴.

Un lecteur superficiel pourrait être tenté d'en conclure que la confusion entre la veille et le rêve constitue pour Descartes l'ultime raison de douter. Mais dans ce cas, on ne s'expliquerait pas pourquoi il a jugé nécessaire, non seulement dans les *Méditations*, mais aussi

1. *Réponses aux cinquièmes objections*, Des choses qui ont été objectées contre la première Méditation.

2. *Méditations métaphysiques*, première Méditation, AT, IX, 14.

3. Épicure, Frag. Usener 244.

4. *Discours de la méthode*, Quatrième partie, AT, VI, 32.

dans les *Principes de la philosophie*¹, de recourir à l'hypothèse du Dieu trompeur. En réalité, la présentation du *Discours de la méthode* apparaît bien, ici comme ailleurs, incomplète et seulement esquissée, conformément à l'intention de Descartes, qui n'était pas « d'en traiter alors à fond, mais seulement comme en passant² ». Il convient cependant d'expliquer pourquoi le rêve n'offre pas une raison suffisante de douter universellement. Dans les *Méditations*, Descartes indique deux raisons principales. La première concerne l'illusion due à l'imagination. Bien que les perceptions du rêve soient imaginaires, elles renvoient toutefois à des données sensibles que l'individu n'a pas inventées, ni produites par lui-même, mais qu'il a reçues passivement : « De ce genre de choses est la nature corporelle en général, et son étendue ; ensemble la figure des choses étendues, leur quantité ou grandeur, et leur nombre ; comme aussi le lieu où elles sont, le temps qui mesure leur durée, et autres semblables³. » Il est donc tout à fait inexact de prétendre que, dans le doute méthodique, « l'expérience du rêve fonde une généralisation de la négation méthodique qui met entre parenthèses toutes les données des sens et de l'imagination, y compris celles qui concernent mon propre corps : la vie est un songe⁴... » Loin de considérer le rêve comme un argument satisfaisant, Descartes est au contraire le premier à en analyser les limites, y compris au niveau de la perception sensible. Dans le rêve, la passivité de l'homme endormi à l'égard des images qu'il accueille témoigne qu'il n'a pas produit lui-même ce qui, dans les images, le constitue justement comme sujet affecté. Le rêve n'est pas le pur produit d'une volonté libre qui poserait elle-même son objet en totalité. Puisque dans mon sommeil, je suis passif, ou affecté, même de manière imaginaire, c'est qu'il reste encore en dehors de moi quelque chose qui m'affecte, en général.

La deuxième raison de ne pas se contenter du rêve pour justifier le doute universel, c'est que les vérités mathématiques, qui ne dépendent

1. *Principes de la philosophie*, Première partie, art. 6, AT, IX-2, 27.

2. *Méditations métaphysiques*, Préface de l'auteur au lecteur.

3. Première Méditation, AT, IX, 15.

4. H. Gouhier, *La Pensée métaphysique de Descartes*, Vrin, chap. V, p. 113.

pas de la perception particulière des objets sensibles, ne sont pas conçues différemment dans le rêve que dans la vie éveillée. « Car, soit que je veille ou que je dorme, deux et trois joints ensemble formeront toujours le nombre de cinq, et le carré n'aura jamais plus de quatre côtés ; et il ne semble pas possible que des vérités si apparentes puissent être soupçonnées d'aucune fausseté ou d'incertitude¹. » « L'arithmétique, la géométrie, et les autres sciences de cette nature² » s'appuient en effet sur ces « choses plus simples et plus universelles³ » que le rêve suppose et qu'il ne remet donc pas en question. On pourrait certes objecter que le rêveur peut commettre des fautes de calcul ou de raisonnement, mais il n'y a pas pour cela de raison plus essentielle que pour les mêmes erreurs dans l'état de veille ; et il arrive même qu'on trouve en rêvant la solution d'un problème qu'on cherchait avant de s'endormir.

L'étape du rêve est donc, en toute rigueur, insuffisante pour mener à son terme le doute radical. Une fois franchie cette étape, nous entrons dans la partie proprement cartésienne du doute, et celle-ci repose entièrement sur l'hypothèse du Dieu trompeur, ou du malin génie. Il est parfaitement vain de chercher à distinguer entre ces deux appellations, puisque Descartes lui-même ne l'a jamais fait. Lorsqu'il résume l'argument, dans les *Principes de la philosophie*, il parle simplement d'un créateur trompeur :

Mais quand celui qui nous a créés serait tout puissant, et quand même il prendrait plaisir à nous tromper, nous ne laissons pas d'éprouver en nous une liberté qui est telle que, toutes les fois qu'il nous plaît, nous pouvons nous abstenir de recevoir en notre croyance les choses que nous ne connaissons pas bien, et ainsi nous empêcher d'être jamais trompés⁴.

Cela s'accorde avec l'hypothèse qui apparaît en premier dans les *Méditations* :

1. *Méditations métaphysiques*, première Méditation, AT, IX, 16.

2. Ibid.

3. Id. AT, IX, 15.

4. *Principes de la philosophie*, art. 6, AT, IX, II, 27.